

Jedjiga



**Rachid Oulebsir**

# **Jedjiga**

Petite fleur de Kabylie

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

## **Du même auteur**

### **Essais**

L'olivier en Kabylie entre mythes et réalité, Edition L'Harmattan, Paris, 2008  
L'Algérie au « Rendez-vous de l'histoire », Edition El-Ibriz, Alger, 2013  
Le dernier voyage de Si Mohand Ou Mhand, Edition Afriwen, Bejaia, 2017  
Djamel Allam, Une œuvre universelle, Edition Afriwen, Bejaia, 2018  
Eternelle Katia, Edition Afriwen, Bejaia, 2018  
Yennayer, Edition Afriwen, Bejaia, 2019

### **Romans**

Les derniers kabyles, Tira Edition, Algérie, 2009  
Le rêve des momies, Edition L'Harmattan, Paris, 2011  
Chant de pain et de sel, Edition Afriwen, Bejaia, 2015  
La Sous-France, Edition Ressouvenances, France, 2016  
La délivrance, Edition du Net, Paris, France, 2022

### **Contes**

Le pèlerinage du chacal, Edition Harmattan, Paris, 2012  
Vava Inouva, Edition Afriwen, Bejaia, 2019  
L'absence de la lionne, Edition Afriwen, Bejaia, 2019  
La chatte de l'orphelin, Edition Afriwen, Bejaia, 2019  
Le génie du hérisson, Edition Afriwen, Bejaia, 2020  
La poule rebelle, Edition Afriwen, Bejaia, 2019

En couverture : Photo par Rachid Oulebsir

## PREMIÈRE PARTIE



# Agapè

J'ai toujours remercié mes parents qui m'ont prénommée Jedjiga, petite fleur de cactus donnant un fruit épineux à l'extérieur et très doux à l'intérieur ! J'étais une fille égarée dans la libre prison de la célibataire endurcie, coincée par un sinueux destin vagabond, sans attaches, sans projet de vie. L'intranquillité apprivoisait l'écume de mes lentes durées dans l'attente avalant gaiement le pain froid et la gorgée amère. Le chant subjuguant d'un oiseau rare, dans la lumière hésitante de l'aube, s'insinua au bout de ma nuit sans lune pour y meubler tout le vide de ma terre fragile.

Sous une fine pluie qu'irisait un arc-en-ciel timide, avec des petits mots enrobés de chocolat, Khaled mit fin délicatement à ma dernière solitude, mon insouciance d'avant et d'après. Mon tunnel brumeux s'illumina à la sortie d'une bouche de métro. De son rire nubile coulant d'une vieille fontaine, de sa voix suave de conteur à la nuit tombée, il ouvrit les portes de mon ciel et m'emporta comme un fou rire. Amoureusement.

Nous construisîmes cœur sur cœur, main dans la main, notre nid chaud velouté sur un rivage de tendresse autour de son silence de poète, son regard discret, son geste mesuré et mes yeux qui saupoudraient sa curiosité d'un noir de jais. Khaled, mon compagnon, a la parole rare. Il tient sa retenue et son apaisement de ses parents kabyles, installés entre l'ongle et la chair dans l'épique fuite en France après l'indépendance algérienne. Il apprit les vertus du silence de son papa harki qui, comme le mien, dut quitter le pays natal grâce à la Croix Rouge. Il hérita de la persévérance de sa mère paysanne déplantée, déracinée comme un cerisier qui

survécuit dans la douleur, à la lisière de ses blessures, ne pouvant ni rester ni repartir sachant dans sa perpétuelle nuit qu'elle ne sera nulle part chez elle.

Tout comme moi, Khaled est le troisième enfant d'une famille nombreuse. « *Trop de chaussures sur le seuil !* » Disait son père en rentrant à la maison, fourbu par les rythmes de la chaîne de production métallurgique. Ils étaient sept, quatre filles et trois garçons, à se battre pour arracher une place dans ce beau pays étrange, cette France contrainte de les accueillir et les intégrer. « *Nous recourrons aux recettes de la cuisine Kabyle sinon on ne s'en sortira jamais, malgré les allocations familiales. L'école coûte cher, et il faut faire bonne figure. Il y aurait de nombreuses aides des institutions mais nous n'avons pas pour culture de tendre la main. Nos cœurs ne peuvent cohabiter avec la honte* ». Expliquait sa maman en kabyle, sa vieille langue de miel, de laine et d'argile.

Khaled, natif du Djurdjura, avait pu finir de hautes études en France. Avant de me rencontrer, sa montagne natale était son seul son amour. Il répondait chaque été à l'inaudible murmure des racines, à l'appel des âmes habitant les oliviers, au bruissement charnel de la source et de la cascade montagnarde contre l'errance dans la ville dévoreuse.

« *Partir dans le Djurdjura était un élan naturel de sauvegarde de mon être lointain qui fait encore corps avec l'écheveau béni des profondes valeurs paysannes, mes précieux repères aux quatre horizons* », me confiait-il quand la douceur du silence faisait le plein dans son cœur. Il avait l'absolu besoin de se nourrir des couleurs de sa terre natale, s'enivrer des parfums rares de son maquis, des bruits nocturnes de ses rivières de montagne. Il nourrissait son cœur des ultimes crépuscules de l'été indien entre les murailles de pierre sèche et le feuillage dru des figuiers bifères tremblant sous la brise, alors que le troupeau en transhumance entamait ses reptations vers les alpages nourriciers ; c'était son temps à lui. Khaled était délégué médical dans un grand groupe pharmaceutique. Son harassant

labeur ne lui donnait aucun répit. Coiffeuse à Montmartre, je ne trouvais pas la personne idoine à qui confier mon salon.

J'ai patienté et toutes les craintes de ne pas être comprise ont délicatement quitté mon moi et mon corps en besoin de semence. L'amour inonda l'humus de notre rêve comme un ruisseau espéré après une pluie d'été. Je devins au zénith un arc-en-ciel dans les nuages féconds de Khaled.



# Fatum

Ce voyage là, je le voulais. A l'insu de mon attente, l'évasion trotta dans mon cœur en fulgurances silencieuses comme les ruades oniriques d'une jument impatiente de se libérer de son enclos, de l'ennui humide des écuries citadines pour un galop champêtre contre la solitude mortelle des haras de la modernité. Comme un fatum, il s'était insinué dans mes projets en une varappe colorée pour décider de mes jours à venir.

Cela faisait trois années que nous remettions notre voyage de noces. Nous voulions l'envol nuptial parfait. Plusieurs destinations de rêve planaient dans nos yeux presque éteints ; nous partagions cependant le secret des racines et la nostalgie d'un pays perdu. Une virée en Kabylie sur la montagne ensorcelante du Djurdjura donnait le sein de plus en plus fréquemment à nos phantasmes parisiens.

Derrière les décisions imprévues, les démarches précipitées, il y a souvent un rêve tisseur d'illusions auxquelles nous accrochons volontiers des bonheurs indicibles. Un songe rare qui remue des volutes d'images anciennes enfouies dans l'oubli de nos mémoires. Des visages flous à remettre sur des épaules amicales ; des villages haut-perchés qui se lavent à l'écume du brouillard ; des toitures rougeâtres qui attendent le gazouillis des hirondelles sous les tuiles romaines ; des rivières fantasques qui poussent leurs eaux boueuses vers les bras apaisés de la mer ; des oliviers fraternels qui renaissent vaillamment de leurs brulures ; des appels inaudibles d'âmes récemment disparues, sans que de nos larmes nous ayons accompagné leurs corps ; d'innocents cris de joie de nouveaux nés tant désirés, des pleurs d'enfants dont nous voulons calmer la fièvre des

premières dents ; des odeurs de couscous qui remontent du fond de nos faims oubliées, des saveurs lointaines de fruits sauvages ; de brûlants vols d'étourneaux qui incendient les portes du ciel ; de vieilles voix nocturnes contant des mythes étoilés sous la voute céleste.

Excités par le nostalgique retour sur les sentiers muletiers du pays natal, Khaled et moi avons fait le même rêve, cette nuit du dernier week-end d'été, après une soirée bruyante passée autour d'un long repas bien arrosé avec des amis revenant du Maroc. Ils évoquaient l'échec de leur tentative de transformer des souffrances en art, en résiliences téméraires. Nous avions entre les yeux un genre de visée plus égoïste. Notre voyage futur s'organisait, se tissait dans l'amour matinal, dans ces ultimes petits moments de rupture entre le doux espace intime et le monde féroce du travail. Comme tous les matins avant de nous fondre dans le halo absorbant de Paris, « *Lutèce voguant aux aurores de nacre* » de Nougaro, nous devisions, en petits bourgeois parisiens intégrés, de la Kabylie de nos rêves. Derrière l'onirique appel des racines et les irréels sourires du terroir, notre songe agissait la nécessité égoïste de montrer notre réussite, d'en mettre plein la vue aux frères ennemis. D'insoupçonnables adversaires, on en a ici et là-bas. Au besoin, on se les recrée dans les faisceaux des vieilles rivalités familiales et les fibres froissées de lignages tribaux. Nous optâmes pour les lumières du mois de septembre, après *smayem*, les derniers jours de la canicule d'été selon l'almanach des paysans des collines *Melikeche*. La Kabylie éternelle nous attendait avec ses cœurs semés de vieux furoncles, son dos verruqueux tourné à la mer, ses pierres captives des ruines romaines, ses ruches humaines qui nourrissent depuis toujours les fournées de l'exode. En bons amoureux de la terre des aïeux, patriotes crédules insoupçonnés, nous primes un avion d'Air Algérie.

A l'aéroport d'Orly la police nous déchaussa, comme dans le rituel d'entrée dans une mosquée, pour faciliter le regard des globes inquisiteurs des innombrables portiques de sécurité. On nous enleva même nos ceintures. Khaled me couvait du regard ;

ses yeux me clignaient son amour. Oiseaux migrants orphelins du soleil, givrés par un long hiver, nous survolâmes la méditerranée en deux heures de silence souriant, confus et inquiet.